

Espia a una mujer que se mata, de Daniel Veronese, Mise en scène de Daniel Delamotte, Panta-Théâtre

ff article de Denis Sanglard



© Tristan Jeanne-Valès

Espia a una mujer que se mata (espionne une femme qui se tue), titre énigmatique pour une adaptation follement libre et superbement infidèle et juste d'Oncle Vania de Tchekhov par Daniel Veronese, auteur argentin. Tchekhov débarrassé de toute âme slave, de toute langueur, pour ne garder que la fureur d'une nuit alcoolisée sous les néons d'une cuisine minable, un lieu de passage obligé où la solitude n'existe que confrontée, heurtée aux autres. Daniel Veronese condense, resserre, dépiaute jusqu'à l'os. Coupe, retranche, résume l'œuvre qui joue de la bascule entre deux pôles, l'amour et l'alcool. Et la violence qui accompagne cette impossibilité à aimer, à être aimé, cette recherche d'un bonheur qui vous fuit. S'y ajoute un constat implacable sur l'état du monde que le théâtre seul est à même d'interroger. Cet Oncle Vania c'est une nuit d'ivresse jusqu'à l'écoeurement, l'abattement, où les rancœurs explosent soudainement, enfin. Daniel Veronese ose avec un sacré culot et une parfaite maîtrise dénoncer aussi la théâtralité. Nous sommes au théâtre avant toute chose. Serebriakov, le professeur, n'est plus un scientifique mais un théoricien du théâtre. Qui d'emblée dénonce la théâtralité de la représentation à laquelle nous assistons. Le théâtre ainsi se met à nu lui-même, se dépouille de toute illusion. Daniel Veronese refuse catégoriquement l'artifice du théâtre. C'est du théâtre en train de se faire, là, sous nos yeux. Et cela reste du théâtre. Un processus qu'il n'a de cesse de démontrer. » Il faut représenter la vie non telle qu'elle est... ni telle qu'elle sera... Mais telle que nous la voyons dans nos rêves. La vérité est dans les rêves » pontifie Serebriakov. Alors pourquoi ne pas faire jouer aussi pendant la représentation Vania et Astrov dans **Les Bonnes** de Jean Genet ? Un anachronisme réjouissant mais non paradoxal. Comme Claire et Solange, les deux bonnes, chacun des personnages ici rêvent sa vie jusqu'à vouloir en crever. Une vie rêvée que la réalité fracasse. Si Vania ne meurt pas à la fin, continuer à payer les factures du domaine c'est aussi avouer son échec. C'est ça que, tranchant, souligne Daniel Veronese. C'est cette âpreté là, cette réalité rude et insatisfaite, cruelle, dont les personnages d'Oncle Vania souffrent. Et crèvent de solitude dans ce chœur désaccordé qui se bouscule autour de la table où le samovar laisse place à la vodka qui brûle et échauffent les cervelles et les rancœurs amères. Alors dans cette cuisine minuscule, décors éminemment théâtral, ouvertes sur les coulisses, antichambre d'une tragédie qui vire à la beuverie, chacun se cherche, se fouaille, se heurtent, se bouscule. Dans le vertige de l'alcool, du non dit et de l'aveu arraché. Sans répit. Ca claque et ça boit cul-sec. **La mise en scène de Guy Delamotte épouse ce rythme infernal. On ne s'attarde jamais. Ou alors pour reprendre, brièvement, son souffle. Les comédiens sont en alerte, toujours sur le qui-vive. Il y a dans cette mise en scène une urgence, un élan vital, irrépensible qui colle à cette adaptation radicale où personne ne prend le temps de s'arrêter, mais toujours de se confronter. Et c'est d'un même élan, une formidable homogénéité que les comédiens traversent au galop cette œuvre. Ils sont tous formidables de précisions et de justesse, fouillés jusque dans leurs contradictions. Il faut voir leur air buté, leur mutisme, leur douleur entre deux éclats, leur présence fébrile et inquiète. C'est dans leur absence soudaine à eux-mêmes que les trouées du texte, les omissions de Daniel Veronese, surgissent comme un texte en creux portés par ces corps soudain abrutis de trop de colère et d'alcool. C'est dans ces trouées là que s'engouffrent les comédiens, jusqu'au vertige et le notre. C'est une version sous haute tension, explosive, tendu toujours et pourtant d'une humanité lucide et féroce, innervée d'une vie brûlante et fragile. Le Panta Théâtre réussit quelque chose d'infini précieux et audacieux, au plus près de l'adaptation de Daniel Veronese, et comme ce dernier, celle de trahir avec raison Tchekhov, car il n'y a pas meilleure adaptation que trahison, et d'en extraire cette modernité qui fait de lui notre contemporain. Détaché enfin de son contexte, dégraissé, mais au plus près de la vérité des sentiments et de leur vérité. Et que résume Sonia, bouleversante Marion Lubat, » (...) Je crois en la vérité des choses. Pourquoi ? Parce que je crois aux rêves, comme toi. Dans les rêves on ne peut pas se mentir. Là se trouve la vérité. Là est enfermé le vrai mystère de la vie (...). » Le théâtre, en somme.**